

tiquité, jusqu'à ce qu'il ait pénétré l'obscurité de ces textes mystérieux. L'un et l'autre ne poursuivent point leurs études avec la pensée que ce qu'ils découvriront pourra servir au théologien. Mon idée systématique a été de recourir surtout à des auteurs qui, en faisant leurs recherches, ne s'étaient pas le moins du monde préoccupés des avantages qui pourraient en résulter pour la démonstration de la vérité du christianisme. C'est au savoir indifférent ou même au savoir hostile que je suis allé demander mes preuves. Or, si tous les travaux de la science indifférente ou même hostile sont venus, comme je l'ai prouvé, confirmer les vérités révélées, celles-ci n'ont rien à appréhender de découvertes ultérieures. Qu'on le remarque, en effet ; la science à ses débuts éveille quelquefois le doute, mais à mesure qu'elle marche, ce ruage se dissipe, et ses progrès la mettent d'accord avec l'enseignement sacré. Nous arrivons ainsi à considérer la religion comme le lien qui unit le visible à l'invisible, et qui relie ce qui est révélé à ce qu'on peut découvrir, comme l'explication de toutes les anomalies et la solution de tous les problèmes. Elle nous apparaît comme l'olivier, cet emblème de la paix, ainsi décrit par Sophocle dans son *Ellepe à Colone* : " une plante qui n'a pas été semée par la main de l'homme, mais qui a cru spontanément et nécessairement dans le grand ordre établi par la sagesse créatrice, une plante redoutable, à ses ennemis, et si profondément enracinée dans le sol, que nul homme des temps anciens ni modernes n'est parvenu à la déraciner."

Aussi l'illustre écrivain, groupant autour de lui saint Chrysostome, saint Jérôme, saint Grégoire de Nazianze, saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, saint Anselme, tout ce que l'Eglise compte

de glorieux philosophes, de grands orateurs et de savants célèbres, pour donner plus d'autorité à ses paroles, exhorte-t-il les catholiques en général et le clergé en particulier à entrer dans ces études qui doivent faire servir la science au triomphe de la religion. " Ce n'est point, s'écrie-t-il, par des raisonnements abstraits que nous persuaderons au genre humain que nous ne craignons pas les progrès de la science ; c'est en allant au-devant d'elle, ou plutôt en l'accompagnant, dans sa marche progressive, en la traitant comme un auxiliaire et comme une amie, et en faisant voir que nous l'avons enfilée sous notre drapeau... Grands et petits, bâtons-nous de prendre part à l'accomplissement de cette noble tâche. Il est au pouvoir de chacun de faire servir ses études littéraires au progrès de ses études religieuses et à l'affermissement de ses saintes croyances, alors même qu'on ne serait pas doué des talents nécessaires pour augmenter la somme d'évidence générale qui doit servir au bien public. Nous sommes tous destinés par la Providence à être comme des lampes qui brûlent dans l'Eglise, et nous devons, par conséquent, entretenir la lumière de ces lampes en y versant sans cesse une huile nouvelle... D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi toute personne douée de talents ordinaires ne pourrait pas espérer d'augmenter, à l'aide d'un travail persévérant, ce trésor commun des preuves de la vérité. Dans ces études il y a des chemins paisibles et retirés où l'on peut cueillir d'humbles et agréables plantes dont les parfums seront aussi doux sur les autels de Dieu que le riche encens composé avec tant d'art par Bazaléel et Ohial. Le coquillage bigarré que l'enfant ramasse sur la pente de la colline peut être quelquefois un aussi puissant